

Tahereh Mafi

Au pays de  
l'Ailleurs

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-Noël Chatain*

Michel  
LAFON

Déjà parus chez le même éditeur

*Insaisissable*

Tome 1 : *Ne me touche pas*

Tome 2 : *Ne m'échappe pas*

Tome 3 : *Ne m'abandonne pas*

*Ne me résiste pas*

Titre original : *Furthermore*

Copyright © Tahereh Mafi, 2016  
Tous droits réservés.

Première publication par Dutton Children Books,  
une maison d'édition du groupe Penguin Random House,  
en 2016.

*Les personnages, les organisations et les situations de ce récit  
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes  
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.  
118, avenue Achille-Peretti – CS70024  
92521 – Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.lire-en-serie.com](http://www.lire-en-serie.com)

*À Ransom, pour toujours.*



### ***Il était une fois une petite fille.***

*Sa naissance se déroula sans histoires.*

*Ses parents étaient assez contents, la mère ravie de ne plus la porter, et le père d'en avoir fini avec tous ces mystères. Mais un jour ils comprirent que leur bébé, celle qu'ils avaient prénommée Alice, ne possédait aucune pigmentation. Ses cheveux et sa peau étaient blancs comme le lait, son cœur et son âme doux comme la soie. Seuls ses yeux bénéficiaient d'une tache de couleur, juste assez pour qu'on y discerne la plus discrète nuance de miel. Bref, il s'agissait d'une enfant que ce monde ne pouvait apprécier.*

*Ferenwood était fondée sur la couleur. Elle explosait comme un feu d'artifice, aussi riche que nuancée, aussi intense que subtile. Ses habitants étaient réputés les plus éclatants – façonnés à l'image des planètes, prétendaient-ils – et ils jugeaient simplement la jeune Alice trop terne, même si elle savait qu'elle ne l'était pas.*

*Il était une fois une petite fille délaissée...*



Notre histoire  
commence donc ainsi





### **Le soleil s'était remis à pleuvoir.**

Douce et intense, la pluie de lumière traversait le ciel, chaque goutte perçant un trou bien net dans la saison. L'hiver avait été stable et prévisible, mais on voyait au travers à présent, et le printemps montrait le bout de son nez. Le monde se tenait prêt pour le changement. Les habitants de Ferenwood s'enthousiasmaient à la venue du printemps, comme on pouvait s'y attendre ; ils avaient toujours apprécié des changements concevables et fiables, comme la nuit se transformant en jour et la pluie en neige. Ils ne s'intéressaient pas à la nuit se métamorphosant en gâteau ou à la pluie en lacets de chaussure, parce que cela n'aurait eu aucune logique, et la logique était terriblement importante pour ces gens qui avaient construit leur vie autour de la magie. Et ils avaient beau l'observer à s'en faire loucher, il était très difficile pour eux de trouver la moindre logique chez Alice.

Alice était une jeune fille et, naturellement, elle représentait tout ce que l'on attendait d'une jeune fille :

intelligente, pleine de vie et de passion pour toutes sortes de problèmes essentiels. Mais quelque chose d'important lui faisait défaut, et c'était cela même – son manque de quelque chose d'important – qui la rendait si essentiellement intéressante et insolite. Bientôt, je vous en dirai plus à ce sujet.

∞

L'après-midi où débute notre histoire, la quiétude de la vie était à son comble : la brise ouvrait les fenêtres, la pluie de lumière écartait doucement les rideaux, l'herbe fraîchement coupée chatouillait les pieds sans chaussettes. Lors de journées semblables, Alice avait envie de se lancer dans une grande aventure – et, à quasi douze ans, elle avait presque trouvé la meilleure manière de réaliser son rêve. On n'était plus qu'à deux jours de la Présentation annuelle et Alice, bien décidée à gagner, savait que ce serait pour elle l'occasion de s'attaquer à un nouveau défi.

Elle rentrait chez elle à présent et jetait de temps à autre un coup d'œil par-dessus son épaule sur la ville qui étincelait au loin. La grand-place se faisait coquette, avec un grand ravalement en l'honneur des festivités à venir, et la clameur des chefs de chantier et des ouvriers à l'œuvre résonnait par-delà les collines. Alice sautait de dalle en dalle, le visage baignant dans l'éclat de la pluie de lumière, les mains tentant de saisir quelques paillettes d'or. L'enthousiasme de la ville était contagieux, et l'atmosphère tellement chargée de promesses qu'Alice pouvait presque mordre dedans. Elle sourit, ses

joues rougissant comme deux pommes de bonheur, et contempla le ciel. La lumière commençait à papillonner et à pâlir, et les nuages se donnaient encore un mal fou pour s'entrelacer, se séparer et se reconstruire, comme ils l'avaient fait toute la semaine. Plus qu'un jour, pensa Alice, et tout changerait.

Elle avait hâte.

Alice marchait maintenant sur la grand-route, un chemin de terre bordé de verdure. Elle cramponnait fort son panier en croisant les voisins, faisant un signe de tête ici, un geste de la main là, ravie de s'être souvenue de porter ses vêtements aujourd'hui. Mère la réprimandait souvent à ce sujet.

Alice cueillit une tulipe dans sa poche, puis en croqua la tête ; elle sentit les pétales sur sa langue, savoura la caresse du velours et la couleur magenta. Elle ferma alors les yeux et humecta ses lèvres, avant de mordre dans la tige. Pas tout à fait verte, mais d'une nuance plus vive, plus éclatante ; une mélodie s'élevait de cette couleur, qu'Alice entendait chanter en elle. Elle se pencha pour saluer un brin d'herbe et murmura : « Bonjour, moi aussi, moi aussi, on est toujours en vie. »

Alice était une fille singulière, même pour Ferenwood, où le soleil pleuvait parfois, où les couleurs se révélaient plus vives qu'ailleurs, et où la magie était aussi répandue qu'un parent grincheux. Son étrangeté transparaissait jusque dans ses gestes les plus simples, mais surtout dans son incapacité à rentrer chez elle en ligne droite. Elle s'arrêtait trop souvent, s'éloignait du chemin direct, avalait de grandes bouffées d'air et les retenait aussi longtemps que possible, trop égoïste pour les laisser

s'échapper. Elle virevoltait jusqu'à en faire tourbillonner ses jupes, souriant tellement qu'elle imaginait son visage éclore et s'épanouir. Elle sautillait ici et là sur la pointe des pieds et, seulement quand elle ne pouvait vraiment plus les contenir, elle laissait échapper toutes ces bouffées d'air.

Alice grandirait pour devenir une fleur sauvage, lui avait dit Père un jour. Une fleur sauvage en jupes virevoltantes, ses cheveux tressés dansant de la tête aux genoux. Elle avait toujours espéré qu'il avait raison, et que Mère, peut-être, avait tout faux : Alice n'était pas faite pour devenir quelque chose de si compliqué, avec des bras, des jambes et des tas d'envies... Souvent, Alice aurait aimé se replanter dans la terre, pour voir si elle grandirait en quelque chose de mieux cette fois-ci ; peut-être en pissenlit, en chêne ou en une noix que personne ne pourrait casser. Mais Mère insistait (comme à son habitude), répétant qu'Alice était une fille ; alors elle en était une, voilà tout.

Alice n'appréciait pas trop Mère. Elle la trouvait un peu vieille et déroutante, et n'aimait pas trop la manière dont elle s'inquiétait pour les murs, les portes, et l'argent qui les avait dressés là. Mais en même temps, Alice adorait Mère, comme tous les enfants qui en ont une. Mère était douce et chaleureuse, et elle souriait facilement quand elle regardait Alice. Il y avait de la colère et des larmes aussi parfois, mais celles-là, Alice ne s'en souciait jamais.

Elle agrippa son panier encore plus fort et dansa le long de la route, sur un air qu'elle avait trouvé au creux de son oreille ; ses orteils réchauffaient la terre

et ses cheveux, trop lourds pour sa tête, essayaient de garder le rythme. Ses bracelets imitaient la pluie, de petites mélodies toutes simples qui s'entrechoquaient entre ses coudes et ses poignets. Elle ferma les yeux. Elle connaissait cette danse comme son propre nom, ses syllabes la cueillaient et roulaient sur ses hanches avec une intimité instinctive, qu'on n'apprenait pas à l'école.

C'était son atout, son don, son grand talent pour Ferenwood. C'était son tremplin vers la gloire. Elle s'entraînait depuis des années et des années, et elle était bien décidée à ce que ce ne soit pas pour rien.

Ce ne serait pas pour...

– Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

Alice sursauta. Quelque chose trébucha, puis se retrouva par terre ; elle regarda alentour d'un air dépité pour se rendre compte que ce quelque chose, c'était elle. Ses jupes étaient toutes chiffonnées, ses bracelets muets, et la pluie de soleil avait disparu du ciel. Alice était en retard. Mère serait encore fâchée.

– Hé ! répéta la même voix. Qu'est-ce que tu...

Saisie de panique, Alice rassembla ses jupes, puis chercha son panier à tâtons dans la pénombre. « Ne parle pas aux étrangers, lui avait toujours dit Mère, surtout aux hommes étranges. Si tu as peur, tu peux oublier tes bonnes manières. Si tu as peur, inutile d'être polie. Tu comprends ? »

Alice avait hoché la tête.

Mais à présent Mère n'était pas là et, sans pouvoir expliquer pourquoi, Alice avait peur. Aussi n'éprouvait-elle pas le besoin d'être polie.

En fait, ce n'était pas vraiment un homme. Il ressemblait plus à un garçon. Alice voulait lui dire très fermement de s'en aller, mais elle s'était plus ou moins mis en tête qu'en restant muette elle deviendrait invisible ; aussi pria-t-elle pour que son silence rende ce garçon aveugle, et le fasse taire.

Malheureusement, sa prière parut s'exaucer pour les deux.

Le soleil avait plié bagage et la lune n'était pas pressée de prendre le relais. Si bien que l'obscurité enveloppait Alice. Impossible de retrouver son panier.

Bref, elle était très troublée.

Soudain, Alice comprit ce que signifiait être inquiète et se promit de ne plus jamais reprocher à Mère de se faire sans cesse un sang d'encre. Soudain, elle comprit que c'était très dur d'avoir peur de tout et que cela gâchait trop de temps. Soudain, elle comprit pourquoi Mère trouvait rarement le temps de faire la vaisselle.

– C'est à toi, ça ?

Alice se tourna juste un petit peu et se retrouva face à un torse. Il y avait un torse dans sa figure et un cœur dans ce torse, et celui-ci battait plutôt fort. Elle pouvait entendre les palpitations feutrées, le flux et le reflux du sang... *Ne te laisse pas distraire*, se dit-elle, se supplia-t-elle. *Pense à Mère.*

Mais... oh !

Quel cœur !

Quelle symphonie dans ce corps !

Alice en resta bouche bée.

Il lui avait touché le bras. Elle n'avait donc pas d'autre choix que de lui flanquer un coup de poing. À cet égard,

ses bracelets lui furent bien utiles. Elle envoya des coups de poing, des coups de pied, poussa quelques cris, lui arracha le panier des mains, puis s'enfuit en courant jusque chez elle, essoufflée et un peu exaltée, mais tellement heureuse que la lune ait enfin décidé de se joindre à elle !

### **Alice ne put jamais raconter sa mésaventure à Mère.**

Mère était si contrariée par ce retard qu'elle faillit arracher les mains de sa fille. Elle ne laissa pas à Alice le temps d'expliquer *pourquoi* ses jupes étaient toutes souillées, ni *pourquoi* le panier était cassé (juste un tout petit peu, vraiment), ni *pourquoi* ses cheveux étaient parsemés de brins d'herbe. Mère afficha une mine contrariée, désigna une chaise près de la table et annonça à Alice que la prochaine fois qu'elle serait en retard elle lui attacherait les doigts. Encore.

Bah, Mère la menaçait toujours.

Ces menaces la rassuraient, mais Alice, elle, s'en lassait. En général, elle les ignorait. « Si tu ne manges pas ton petit déjeuner, je te transforme en éléphant », lui avait un jour dit Mère, et Alice avait presque espéré qu'elle le fasse. Mais une fois, Alice avait retiré ses vêtements pendant le dîner et Mère l'avait menacée de la transformer en *garçon*. Cela l'avait tellement effrayée qu'elle en avait eu des vertiges et avait gardé ses vêtements sur elle toute une semaine. Depuis ce jour, Alice



s'était souvent demandé si ses frères étaient nés garçons ou s'ils avaient fait suffisamment de bêtises pour être transformés d'un tour de passe-passe.

∞

Mère vidait le panier d'Alice avec grand soin, accordant bien plus d'attention à son contenu qu'à chacun de ses quatre enfants assis à la vieille table de la cuisine. Alice passa les mains sur le plateau patiné, dont les planches nues étaient devenues toutes lisses après des années d'usage. Père avait fabriqué cette table de ses propres mains et Alice prétendait souvent se rappeler le jour où il l'avait réalisée. C'était idiot, bien sûr ; Père l'avait fabriquée longtemps avant la naissance d'Alice.

Elle lança un regard sur la place de Père à table. Sa chaise était vide – celle-ci avait fini par s'y habituer – et Alice laissa retomber sa tête, parce que la tristesse lui ramollissait les os et les muscles. Elle s'efforça de relever les yeux et vit alors ses frères, dont les petits corps occupaient les trois chaises restantes, qui la dévissageaient d'un air impatient, comme si elle allait transformer leurs tuniques en tulipes. En n'importe quelle autre occasion, elle aurait aimé le faire, mais Mère était déjà bien en colère et Alice ne souhaitait pas dormir avec les cochons ce soir.

Alice commençait à se dire que, si elle n'aimait pas trop Mère, Mère ne l'aimait pas trop non plus. Elle n'avait que faire de la singularité d'Alice ; ce n'était pas le genre de parent enclin à apprécier ses petits. Elle ne trouvait pas leurs excentricités attachantes. Elle pensait

qu'Alice était une enfant en parfait état de marche, absurde à l'occasion ; mais dans un élan de sincérité, elle vous dirait volontiers qu'elle aimait assez peu les enfants, qu'elle ne les avait jamais aimés, pas vraiment, mais qu'il fallait bien faire avec. Mère avait aussi dit des tas de choses gentilles sur Alice, mais elle n'avait jamais été très douée pour vérifier qu'elle les avait bien dites à voix haute.

Alice choisit une fleur dans son assiette et la laissa tomber sur sa langue, faisant rouler la saveur dans sa bouche. Elle adorait les fleurs ; une bouchée, et elle se sentait revigorée, prête à recommencer. Mère aimait les tremper dans le miel, mais Alice les préférait au naturel. Elle aimait la vérité, sur ses lèvres et dans sa bouche.

La cuisine était chaleureuse et douillette, mais le cœur n'y était qu'à moitié. Alice et Mère faisaient de leur mieux depuis que Père était absent, mais certains soirs toutes les douleurs qu'elles taisaient s'empilaient très haut dans leurs assiettes et elles mangeaient du chagrin nappé de sirop, sans dire un mot. Ce soir, ce n'était pas si triste. Ce soir, le poêle irradiait d'une lueur lavande quand Mère y jeta une poignée des baies cueillies par Alice et attisa les flammes. Bientôt toute la maison embauma la figue tiède et la menthe poivrée, et Alice était persuadée de pouvoir aspirer l'air de la pièce d'un coup de langue, si elle essayait. Mère souriait, enfin satisfaite. Les baies de Feren réussissaient toujours à lui rappeler l'époque heureuse avec Père, longtemps auparavant, quand tout allait bien et qu'il n'y avait rien à craindre. Les baies de Feren étaient une friandise très rare pour ceux qui avaient la chance d'en trouver

(on avait beaucoup de mal à s'en procurer) ; mais en l'absence de Père, ces baies étaient devenues l'obsession de Mère. Le problème, c'était qu'elle avait besoin d'Alice pour les dénicher (j'expliquerai pourquoi plus tard). Et Alice en trouvait toujours, parce que la vie à la maison était bien plus agréable depuis les baies. Alice était en retard, paresseuse, désordonnée et querelleuse, mais elle ne rentrait jamais à la maison sans les baies.

Quoique, ce soir, elle avait failli.

Alice avait toujours l'impression que Mère se servait d'elle pour les baies ; elle savait que c'était le seul remède qui apaisait son cœur en l'absence de Père. La jeune fille savait que sa mère avait besoin d'elle, mais ne se sentait pas appréciée pour autant, et même si elle avait de la peine pour elle, elle se sentait plus désolée que triste. Elle avait envie de voir Mère grandir – ou peut-être raptiser – pour devenir celle dont ses frères et elle avaient réellement besoin. Mais Mère ne pouvait pas devenir ce qu'elle n'était pas. Aussi Alice se résignait-elle à l'adorer et à la détester comme elle était, tant qu'elle pourrait le supporter. Bientôt, songeait Alice, très bientôt, elle cheminerait vers une vie meilleure. Grandiose. Les saisons changeaient à Ferenwood, et Alice avait suffisamment attendu.

Elle gagnerait la Présentation et montrerait à Mère qu'elle pouvait tracer son propre chemin dans le monde et qu'elle n'aurait plus jamais besoin d'une paire de bas. Elle deviendrait exploratrice ! Inventrice ! Non... artiste peintre ! Elle saisirait l'essence même du monde en quelques vigoureux coups de pinceau ! D'ailleurs sa main se déplaçait déjà toute seule et dessinait des formes

dans son assiette pleine de miel. Son bras se dressa alors en un geste triomphal, sa fourchette-pinceau lui échappa des mains et s'envola dans les airs avant de se planter, non sans élégance, dans les cheveux de son frère.

Alice baissa la tête et oublia son avenir, tandis que Mère lui tombait dessus avec une louche.

Bah, elle dormirait avec les cochons ce soir.

Plus de chapitres par ici



**Les cochons ne furent pas trop pénibles.** Ils lui tinrent chaud, partagèrent leur paille et poussèrent de petits cris qui aidèrent Alice à se détendre. Elle sortit ses deux uniques finks de sa poche, en brisa un en deux, mit l'autre de côté, et soudain les cochons sentirent le citron frais et la pomme-miroir, et bientôt elle n'eut plus aucun souci à se faire. La nuit était douce et parfumée, tandis que le ciel s'insinuait entre les planches brisées du toit. Ça scintillait plutôt joyeusement là-haut, mais les planètes étaient les vraies étoiles ce soir : des taches éclatantes qui séduisaient la voûte céleste. Six cent trente-deux planètes constellaient la vision d'Alice en faisant tourner leurs bracelets, comme elle en agitant les siens.

À chaque bras, Alice portait des bracelets et encore des bracelets, du coude au poignet ; ses chevilles étaient tout autant parées. Elle avait glané ces bijoux ici et là, dans quasiment tous les marchés des collines voisines qu'elle avait gravies. Elle avait sillonné tout Ferenwood après le départ de Père, en frappant à chaque porte et en demandant à tout un chacun où il aurait pu aller.

Tout un chacun avait une réponse différente.

Tout un chacun savait, en revanche, que Père n'avait emporté avec lui qu'une simple règle, si bien que certains affirmaient qu'il était parti mesurer la mer. D'autres disaient le ciel. La lune. Peut-être qu'il avait appris à voler et oublié ensuite comment redescendre. Elle ne l'avait jamais dit à Mère, mais Alice se demandait souvent s'il ne s'était pas replanté dans la terre pour voir s'il ne repousserait pas plus grand, cette fois.

Elle effleura ses petits cercles d'or, d'argent et de pierre. Mère lui donnait trois finks chaque mois et Alice en dépensait toujours un pour un bracelet. Ils n'avaient d'autre valeur que celle qu'elle leur accordait, ce qui les rendait d'autant plus précieux. C'était Père qui lui avait offert son premier – juste avant de partir – et, pour chaque mois qu'il demeurait absent, Alice en ajoutait un à sa collection.

Cette semaine, ça lui en ferait trente-huit en tout.

Peut-être, pensa-t-elle, les paupières lourdes de sommeil, que ses bracelets l'aideraient à retrouver Père. Peut-être qu'il entendrait qu'elle le recherchait. Elle était sûre que s'il écoutait attentivement, il l'entendrait danser pour lui demander de rentrer à la maison.

Alice se tourna alors sur le côté et rêva.

Profitons à présent du sommeil de notre jeune Alice pour régler rapidement quelques détails importants.

Primo : la magie de Ferenwood ne nécessitait aucune baguette ou potion que vous pourriez reconnaître ; pas vraiment d'incantation non plus. En un mot, Ferenwood était une terre fertile en ressources naturelles, en particulier la couleur et la magie. C'était un très petit et



très ancien village dans la campagne de Fennelskein, et comme personne ne mettait jamais les pieds à Fennelskein (quel dommage en fait, car c'est tout à fait charmant en été), les gens de Ferenwood préféraient depuis toujours leur propre compagnie, récoltant la couleur et la magie présentes dans l'air et la terre pour créer tout un système monétaire autour. Il y aurait beaucoup à dire sur l'histoire et la géographie de Ferenwood, mais je préfère ne pas vous en dévoiler trop, au risque de gâcher d'emblée le plaisir de notre histoire.

Secundo : tout citoyen de Ferenwood naissait avec un soupçon de talent de magicien. Mais pour le développer, il fallait déboursier de l'argent, et la famille d'Alice avait tout juste de quoi vivre. Alice elle-même n'avait jamais possédé que quelques finks, et elle observait toujours avec envie les autres enfants aux poches pleines de stop-picks, qui n'avaient que l'embarras du choix devant les vitrines regorgeant de friandises.

Ce soir, Alice rêvait du dillypop qu'elle achèterait le lendemain. (À vrai dire, Alice ignorait qu'elle s'offrirait un dillypop, mais nous avons l'art et la manière de deviner ces choses-là.) Les dillypops étaient sa gourmandise préférée – de petites bouchées d'herbe au miel –, et cette fois-ci elle se moquait d'y consacrer le reste de ses économies.

Ce fut alors que, pelotonnée parmi les cochons, rêvant de sucreries, les jupes remontées jusqu'aux oreilles et les chevilles parées de bracelets reposant sur un tabouret, Alice entendit la voix du garçon dont elle avait cogné le torse.

Il dit quelque chose comme « Salut » ou « Comment vas-tu ? » (je ne m'en souviens pas bien). Alice était trop

agacée par cette interruption pour songer à avoir peur. Elle poussa un grand soupir, le visage toujours tourné vers les planètes, et plissa les yeux très fort.

– Ça me déplairait de te redonner des coups de poing et des coups de pied, dit-elle, alors si tu veux bien poursuivre ton chemin, je t'en serais fort reconnaissante.

– Je vois ta culotte, répliqua-t-il.

Quel grossier personnage !

Alice se leva d'un bond, mortifiée et rouge betterave. Dans sa hâte, elle manqua renverser un cochon et, une fois debout, trébucha sur un seau rempli de pâtée, avant de retomber à la renverse contre le mur.

– Qui es-tu ? demanda-t-elle, tout en essayant de se rappeler où elle avait laissé la pelle.

Alice entendit alors un claquement de doigts et peu après la cabane baigna dans une sorte de halo lumineux. Elle repéra aussitôt la pelle mais, alors qu'elle élaborait un plan pour la récupérer, le garçon la lui offrit de son plein gré.

Elle l'accepta.

Ce visage lui était bizarrement familier. Alice le lorgna en pleine lumière et tint l'extrémité pointue de la pelle sous le menton du garçon.

– Qui es-tu ? répéta-t-elle d'un ton rageur. Et peux-tu m'apprendre comment tu viens de faire ça à l'instant ? J'essaie le clic-et-déclic depuis des années, et ça n'a jamais marché avec m...

Il l'interrompit d'un éclat de rire.

– Alice, c'est moi, voyons... dit-il en secouant la tête.

Elle battit des paupières puis le contempla, bouche bée.

– Père ? s'étrangla-t-elle.

Alice le toisa de la tête aux pieds et laissa tomber la pelle dans la foulée.

– Oh... mais Père, tu as tellement rajeuni depuis que tu es parti... Je ne suis pas sûre que ça va plaire à Mère...

– Alice !

Ce garçon, peut-être bien étranger, s'esclaffa encore, puis l'attrapa par les bras pour la regarder droit dans les yeux.

Il avait la peau d'une chaude nuance de marron, les yeux d'un bleu inquiétant, presque violet. Et aussi le nez bien droit, une très jolie bouche, de très jolis sourcils et très belles pommettes, et des cheveux de la couleur argentée du hareng, mais il ne ressemblait pas du tout à Père.

Alice reprit sa pelle.

– Imposteur !

Elle leva l'outil au-dessus de sa tête, prête à l'abattre sur le crâne du garçon, lorsqu'il lui saisit de nouveau les bras. Il était un peu (beaucoup) plus grand qu'elle, si bien qu'il pouvait plus facilement l'intimider, mais elle n'allait pas s'avouer vaincue de sitôt.

Alors elle lui mordit le bras.

Assez fort, je le crains.

Il glapit et vacilla en arrière. Lorsqu'il releva la tête, Alice le frappa aux jambes et il tomba à genoux. Elle se tint au-dessus de lui en le menaçant de sa pelle.

– Bon sang, Alice, qu'est-ce qui te prend ? hurla-t-il en se protégeant la tête de ses bras, prêt à recevoir l'estocade finale. C'est moi, Oliver !

Alice abaissa la pelle, juste un peu, pas vraiment pressée d'avoir honte d'elle-même.

– Qui ça ?

Il redressa lentement la tête.

– Oliver Newbanks. Tu ne te souviens pas de moi ?

« Non », avait-elle envie de répondre, parce qu'elle avait eu très envie de le frapper sur la tête et de traîner ensuite son corps inerte dans la maison pour le montrer à Mère : « J'ai protégé la famille d'un intrus ! » aurait-elle clamé. Mais Oliver paraissait si effrayé que la fureur d'Alice ne tarda pas à se muer en bienveillance et elle posa bientôt la pelle, avant de le regarder comme quelqu'un dont elle devait se souvenir.

– Vraiment, Alice... On était en classe moyenne ensemble !

Alice l'examina de plus près. Oliver Newbanks, ce nom lui disait quelque chose, mais elle était persuadée de ne pas le connaître... jusqu'à ce qu'elle remarque une cicatrice au-dessus de son oreille gauche.

Cette fois, elle cria vraiment plus fort.

Oh ! elle le connaissait, ça ne faisait plus aucun doute.

Alice attrapa la pelle et lui cogna si fort les jambes qu'il en décliqua la lumière et la cabane se retrouva dans le noir. Les cochons couinaient, Oliver aussi, et elle l'avait chassé dans la nuit et lui criait de ne plus jamais revenir, sous peine de le faire dévorer par ses frères au croque-matin, lorsque Mère surgit dans le jardin et annonça qu'elle la ferait cuire *elle* pour le croque-matin. Alors ce fut au tour d'Alice de couiner, et quand Mère lui mit enfin la main dessus, Oliver avait disparu depuis longtemps.

Après quoi, Alice eut mal aux fesses toute une semaine.

### **La soirée d’Alice l’avait laissée d’une humeur massacrante.**

Elle s’était réveillée ce matin avec une odeur de cochon toute fraîche dans l’atmosphère, de la paille dans les cheveux et entre les orteils. Elle en voulait à Mère et à Oliver, et l’un des cochons lui avait léché la figure du menton jusqu’au blanc des yeux. Bon sang de bois qui boit sans soif, elle avait grand besoin de prendre un bain !

Alice secoua ses jupes (idiotes de jupes) du mieux qu’elle put et prit le chemin de l’étang. Elle était si préoccupée par le genre de pensées qui préoccupait une fille de presque douze ans que même une superbe matinée ruisselante de pluie de lumière ne pouvait l’apaiser.

Cet imbécile d’Oliver Newbanks – elle flanqua un coup de pied dans une motte de terre – avait le culot de lui parler – encore un coup de pied dans une motte. Une vraie tête de lune, ce garçon ! Elle ramassa une poignée de terre et la lança dans le vide.

Alice n’avait pas vu Oliver Newbanks depuis qu’il l’avait traitée devant toute la classe de fille la plus moche

de Ferenwood. Il ne s'arrêtait plus de parler, disant qu'elle avait un très grand nez, de très petits yeux, de très fines lèvres et des cheveux de la couleur du vieux lait, et elle avait bien cru fondre en larmes à ce moment-là. Il se trompait, avait-elle répliqué. Son nez était joli, ses yeux tout à fait charmants, ses lèvres parfaitement charnues et ses cheveux ressemblaient à des fleurs de coton, mais il ne voulait rien entendre.

Personne ne voulait écouter.

Comme si ça ne suffisait pas que Père soit parti, que Mère soit devenue une espèce de pruneau tout ratatiné, et que leurs économies de toute une vie s'élèvent à seulement vingt-cinq stoppicks et dix tintons. Alice avait eu une année difficile et ne pouvait en supporter davantage. Tout le monde avait ri, encore et encore, tandis qu'elle tapait du pied, furieuse, en faisant tinter ses bracelets de cheville et en retenant ses larmes.

Alice avait décidé qu'elle ferait peut-être davantage impression sur Oliver en dépensant tous ses finks magiques pour lui arracher l'oreille et la lui faire manger devant tout le monde. *Ça lui apprendra à m'écouter*, pensa-t-elle. Mais Alice fut renvoyée de l'école parce que, apparemment, ce qu'elle avait *fait* était pire que ce qu'il avait *dit*. Ce qui semblait affreusement cruel, car des paroles méchantes avaient un goût bien plus amer que les stupides oreilles d'Oliver.

Quoi qu'il en soit, Mère dut lui faire l'école à domicile à partir de ce jour.

Alice commençait à comprendre pourquoi Mère ne l'aimait peut-être pas beaucoup.